

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



3- Lettre de Californie Ou commencer à écrire l'histoire

Caroline Bayard

Number 29, Spring 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39783ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bayard, C. (1983). Review of [3- Lettre de Californie : ou commencer à écrire l'histoire]. *Lettres québécoises*, (29), 45–45.

3- *Lettre de Californie:* ou commencer à écrire l'histoire

Lettre de Californie est une missive adressée à Meridel Le Sueur, américaine née en 1900 dans le Middle West, petite fille d'anti-esclavagiste, fille d'une suffragette et elle-même féministe radicale, plongée depuis son enfance dans les luttes prolétariennes qui secouèrent l'Amérique pour être ensuite étouffées — l'expression est de Jovette — par le gros bras du patronat — patriarcat.

Lettre a l'énergie, la pulsion particulière aux cultures perdues, enfouies, écrasées, qui ne veulent pas être détruites, qui veulent survivre aux pouvoirs, aux institutions, aux raz de marée envahisseurs. Elle nous rappelle ce que Paul Zumthor a eu à dire de ces cultures «souvent conflictuelles et s'opposant aux tendances dominantes dans un contexte socio-historique donné»¹. Car c'est bien finalement de parole dont il s'agit ici, et de faire que ni l'histoire (le factuel, le précis, la chronique) ni le mythique ou le symbolique ne se défassent, ne se désancrent de nos corps ou de nos mémoires.

*Je voyage dans le ventre d'un coyote rouge,
chienne du désert, soeur de lait des chacals.*

Je transporte des informations.

Je veux être annoncée

au seuil des trois déserts saisonniers du grand Sud,

là où vivait jadis une peuplade mythique

où les naissances avaient lieu sans cri,

les morts sans angoisse.

L'air est en brassement dans la poussière éolienne,

dans la civilisation végétale des déserts.

Agave, yucca, acacia, mimosa, sensibles floraisons, buisson du chaparral,

je ne veux plus que le repas sépulcral des vampires me talonne.

Celles qui sont entourées de la ceinture calcinée de la mémoire

me comprendront.

Ceux qui ne sont ni des dieux, ni des juges, ni des arbitres, m'entendront.

Nous voulons être annoncées car c'est de nous,

enfants de la Terre, enfants des astres,

que dépend la restauration des mondes.

Survivances d'une culture ancienne et originale: Zumthor parle d'Inuit et d'Esquimaux, Jovette Marchessault de femmes. L'écart est appréciable, puisque les premiers sont isolés dans un contexte spécifique, alors que les deuxièmes ont pour habitat l'entière planète. Mais on décèle ici une nécessité commune: l'accès à l'histoire, au texte de savoir par l'oralité, la parole, le chant, la couture, l'exhortation, la lettre. Double par son projet (ne se laisser exclure ni de l'historique, ni du symbolique) *La Lettre* l'est aussi dans sa langue. Ponctuée de part en part par l'exhortation: «hush, hush my little grandmother» et par le rappel lancinant

«*Women on the breadlines*

Women on the deadlines»

elle révèle une subtile stratégie. En permettant à Meridel Le Sueur de glisser sa propre langue dans la trame du texte. Car en fait il n'y a rien de plus ardu et peut-être de plus décevant que de parler d'une histoire dans la langue d'une autre histoire (voir les tentatives de Victor Hugo dans *Les Orientales* ou plus récemment au Canada l'échec de Georges Bowering face à l'Évangéline acadienne). Pour mémorialiser il faut pouvoir se prévaloir d'un ancrage phonique minimal, du consonnantisme particulier à un vécu.

Et ce que Jovette Marchessault réussit à introduire, dans ce chuchotement phonémique ce sont les inflexions propres à Meridel et à quelques autres millions de femmes d'Amérique du Nord.

Troisième dualité de la lettre: sa fonction de destination (propre à toute tradition épistolaire): elle est adressée à Meridel Le Sueur mais nous parle d'elle:

*Tu es la Mère-du-mais avec son visage d'os rouges, sa fibre
qui mûrit jusqu'à devenir chair de nos chairs.*

(...)

*La femme que j'aime t'a vue marcher seule
dans les champs de blé d'Inde de l'Amérique vers le Nord.
Tu posais ton premier pied sur le réel,
le second dans les entrailles des vérités,
le troisième jusqu'aux extrêmes limites de la patience.*

C'est un champ précis qu'explore cette missive, au-delà de la confiance, de la confiance communicative ouverte à une personne spécifique. Le champ de la reprise de l'histoire par celles qui l'ont perdue ou l'ont vue s'effacer. D'où la mention énumération de femmes qui constituent une généalogie à défricher (Christine de Pisan, Louise Labé, Susan B. Anthony) et sur lesquelles la deuxième partie du volume élaborera un peu plus longuement. C'est du reste le seul reproche qu'on pourrait faire au volume, de ne nous offrir que de brefs fragments (et post-texte) sur cette généalogie étouffée dans nos manuels scolaires. On aurait aimé en avoir un peu plus, avec un champ plus détaillé, plus analysé. Mais il y a dans la trame entière de *La Lettre* elle-même une impulsion, une énergie que rien ne pourra ébranler. Outre l'énergie de ramener à la mémoire collective ce qu'on avait perdu (une tâche qui trouvera forcément résonnance particulière au Québec) on voudrait lui reconnaître une sensibilité qui n'a pas toujours joui dans la modernité, d'une veine aussi riche (exception majeure ici Madeleine Gagnon) l'écoute face au Tiers-mondistes, aux métèques, aux indiennes à celles qu'elle nomme:

Chicanas, négresses, ouvrières de toutes nos tribus et autres sauvagesses

face aux écrasées du capitalisme, aux rouges, aux révoltées. C'est un témoignage qu'on ne peut pas passer sous silence, peut être parce qu'il est au cœur de ce que nous sommes à présent, dans l'axe Nord-Sud, à l'heure de la planète. □

1. Voir les réflexions sur l'oralité de Paul Zumthor, «Pour une poétique de la voix», *Poétique*, X, no 37-40, 1979, pp. 514-524.